

1

AMPHIORAMA  
OU  
LA VUE DU MONDE

DES MONTAGNES DE  
LA SPEZIA

Phénomène inconnu et, pour la première fois, observé et décrit

PAR

F. W. C. TRAFFORD



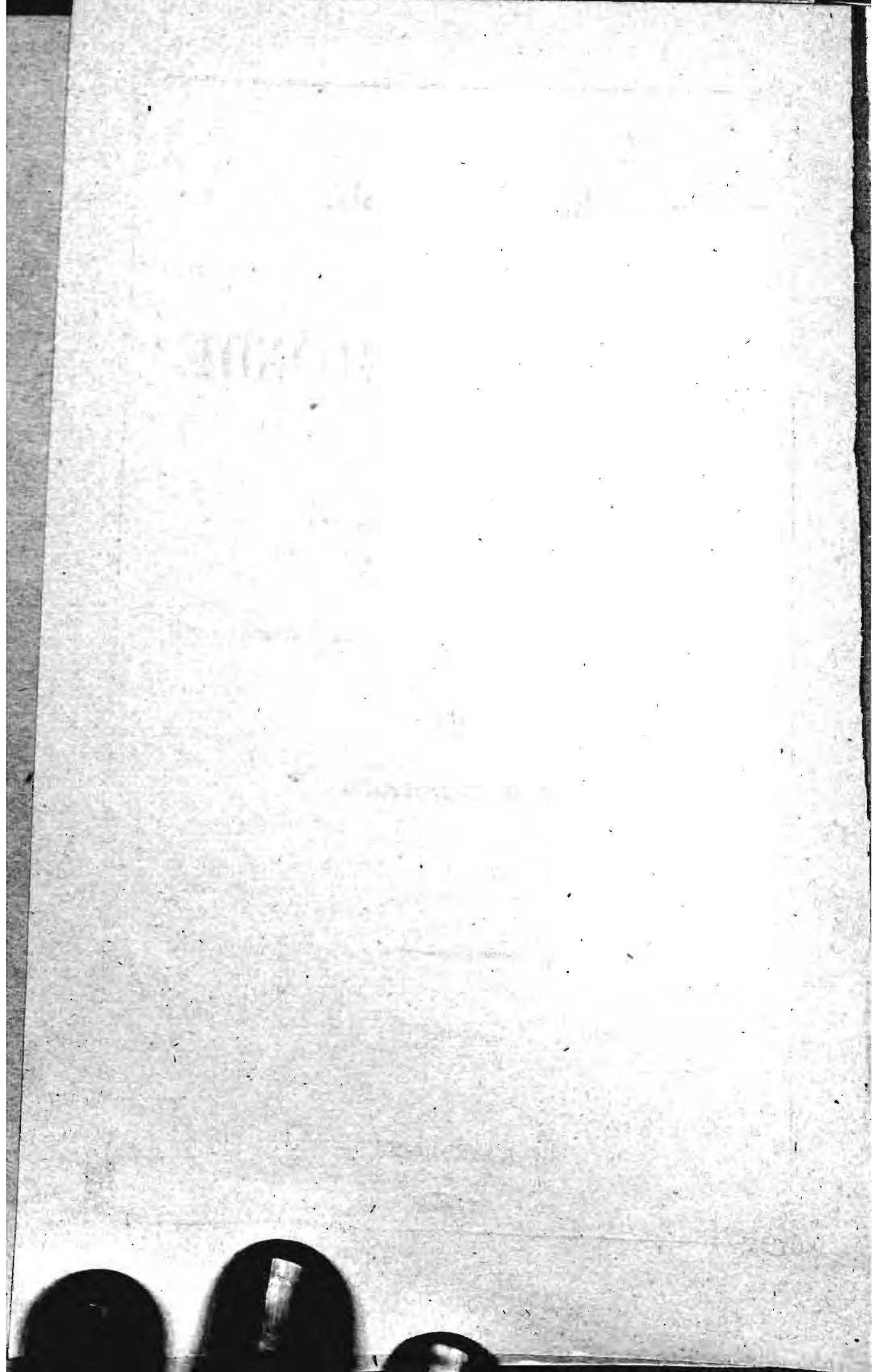
LAUSANNE

—  
1874



\* NE 220 / 1 \*

1  
NE 220



AMPHIORAMA  
OU  
LA VUE DU MONDE  
DES MONTAGNES DE  
LA SPEZIA

Phénomène inconnu et, pour la première fois, observé et décrit

PAR

F. W. C. TRAFFORD



NE 220



LAUSANNE

—  
1874

Equidem beatos puto, quibus, deorum munere, datum est, aut facere  
scribenda, aut scribere legenda. Beatissimos, vero, quibus utrumque.  
C. Plinii Epist. Lib. VI, 16.

Il est notoire dans les écoles que parfois à Alexandrie en Egypte les riverains aperçoivent un jour avant le terme qui lui est assigné le paquebot venant de Malte. Les bateliers préparent leurs amarres, les douaniers, les consuls, les autorités, sont à leur poste. Pendant plusieurs heures le navire est en vue sur l'horizon. On distingue les traits de l'officier commandant, et chaque homme de l'équipage. Mais le navire disparaît, et n'arrive qu'après un jour, à sa date habituelle. Car lorsqu'il avait été vu à l'horizon, il était encore près de Malte, soit à une distance de quatre à cinq cents kilomètres.

Or la sphéricité de la terre intervient de telle façon qu'il est impossible de voir un objet à pareille distance. Nonobstant, le fait est connu, et les gens instruits n'en expriment aucun doute.

Considérant que les riverains égyptiens sont au niveau de la mer, lorsqu'ils aperçoivent la physionomie d'un homme à plus de quatre cents kilomètres, on n'hésitera pas à admettre que, si l'observateur était posté au haut d'une montagne, il apercevrait de petits objets à des distances dont je laisse calculer la probabilité aux algébristes.

Lorsque les objets, miroités par l'atmosphère à angles divergents, apparaissent dans des postures fantastiques, on

appelle cela un mirage. Ne faudrait-il pas une dénomination spéciale pour cette télescopie où les objets lointains s'élèvent au niveau de l'horizon, et se montrent dans leur *position* et aussi leur *dimension* naturelles ?

Appellerons-nous cela un — TÉLORAMA — ?

Alexandrie n'a pas un privilège exclusif de ces dioramas à longues distances. D'autres ont été notés. Environ l'an 1865, le journal anglais *the Times* rapporta qu'un navire, qui passait à quelques degrés au sud du cap de Bonne Espérance, fut favorisé de ce merveilleux spectacle.

Dans le nouveau canon de nos livres sacrés, il est fait mention d'une haute montagne d'où on voyait en un moment tous les royaumes du monde. (Luc IV, 5 ; Matth. IV, 8.) Mais la situation de la montagne n'est pas indiquée dans nos éditions modernes.

Les habitants des deux Rivières de Gènes, ceux de Nice et de Cannes, savent que parfois la Corse leur est visible, quoique sa distance soit de deux cent cinquante kilomètres.

Ce phénomène eut lieu lorsque j'étais sur les hauteurs du fort Castellana, Porto Venere, Spezia, à une élévation de cinq cents mètres sur la mer, le samedi 20 mars 1869.

Cette date, que ma mémoire retrouve à un jour près, est suffisamment exacte pour qu'elle puisse être vérifiée, ou précisée par les registres des marins, des maîtres de ports, et autres observateurs. Ainsi on constatera que, en ces occasions, *l'atmosphère est dans le repos absolu, tout autour du monde.*

Un repos universel est, sans doute, rare.

Il existait ce jour-là.

Alors la planète doit paraître splendide et radieuse.

C'est ainsi que je l'ai vue.

Le repos de l'atmosphère dura tout le jour. Et le lende-

main matin, de sept à dix heures, pendant que le soleil traversait les méridiens entre la pointe de l'Inde et celle d'Afrique, soit entre les caps Comorin et Guardafui; la pluie tombait abondante, verticale, et sans orage. Les mêmes registres des observateurs de météorologie indiqueront si ce dépôt de liquide était également général autour du monde.

Décrire, comme elle le mérite, la magnificence de ce *Télorama* n'est pas en mon pouvoir. Je n'écris ces lignes que pour éveiller l'attention. Et d'autres plumes, plus exercées que la mienne, trouveront l'occasion de l'entreprendre. Car ce phénomène, *cette Vue sublime*, est accessible à tout touriste, assez doué de curiosité et de patience, pour aller demeurer en ces parages, et y attendre que, par un beau jour de printemps, le capricieux sort veuille verser sur lui ses gracieuses faveurs.

C'était en 1869. Le soleil, venant du sud, touchait l'équateur; et j'étais, à la hauteur de cinq cents mètres, sur la crête parallèle aux Apennins qui abrite le golfe de la Spezia contre le vent d'occident, lorsque je vis, et quel que fût mon étonnement et l'examen de mes sens, force me fut d'admettre que je voyais — le bassin de la Méditerranée!

Aucun doute ne pouvait me rester!

Voilà bien la Corse et la Sardaigne, sœurs jumelles! Et là, l'Espagne montagneuse!

La mer a proclamé la paix, et étale les délices d'un calme absolu. C'est gracieux comme un traité de paix à perpétuité. Mes regards la traversent, et en suivent les contours jusqu'au delà du détroit de Tarifa. L'Atlas rapide et boisé s'élève haut, et termine le panorama du côté du sud. L'atmosphère qui forme le ciel du tableau m'apparaît comme ayant la qualité de transparence, mais je ne parviens pas à voir le pays plus au sud.

L'Espagne me montre toute sa masse de montagnes. Parmi leurs crêtes je cherche si le Portugal a quelque division naturelle ; mais c'est en vain, je ne parviens pas à voir le littoral occidental de la Péninsule Ibérique, ni l'Atlantique qui le baigne ; quoique l'atmosphère y ait aussi cet aspect particulier de profondeur, d'espace infini, de transparence *téloramique*.

Sans perdre aucune de leurs proportions, toutes les masses de montagnes s'abaissent pour permettre la perspective à vue d'oiseau. Et la convexité du globe se déroule en plaine horizontale. Et *les distances* conservent leurs relations naturelles ; mais elles ne produisent aucune influence optique sur *la dimension* des objets.

Dans mon voisinage immédiat, les Apennins, dont les crêtes se rangent à un niveau de deux mille mètres, se baissent au point de laisser plonger la vue de l'autre côté ; assez pour comprendre, dans le tableau, le Péloponèse, Céphalonie, et Corfou.

Quelle peut être cette pyramide détachée de ce golfe ? Ce n'est pas Capri ? Il m'est familier à moi, le premier touriste qui visita sa Grotte-d'azur, lors de sa découverte en 1827. Moi qui l'ai si souvent contemplé de ces belvédères que Virgile n'a pas voulu quitter, même après sa mort, ayant choisi, pour son tombeau, un site, parmi les points de vue les plus enchanteurs, adossé au promontoire de Pausilippe.

L'île grandit pendant que je la regarde. Oh ! comme sa dimension change ! Enfin son expansion cesse ! Elle reste fixée à sa dimension naturelle.

C'est le majestueux Etna ! Sa grandeur est la même que vu de sa base, d'Acci Reale ou de Catane.

Il vient s'interposer, et me voiler une grande partie de l'Afrique, que je voyais avant qu'il ait grandi.



Le détroit de Messine se montre ouvert dans toute sa longueur ; quoique sa pointe de Charybde et Sylla devrait le couvrir à ma vue.

Où est la fée Morgana ? Est-elle consignée dans quelque registre comme contemporaine d'un *Télorama* ? Enregistre-t-on les dates de ces phénomènes à Alexandrie, en Provence, et dans les observatoires de météorologie ?

La transparence atmosphérique, le calme brillant, la lucidité du diorama fait épanouir l'âme. Et une céleste satisfaction m'inspire que le créateur vient de faire la planète, et qu'il trouve que c'est bien. Mais l'humanité n'y est pas. Pas même le règne animal. Point de mâchoires pour grincer des dents.

Ne trouverais-je nulle part quelque indice de vie, d'habitation ! La Méditerranée peut-elle être sans navires ? Dans les régions avoisinant Gibraltar, le cap de Gate, l'isthme de Suez, les Echelles du Levant, le Phare de Messine ; rien ! Pas un voilier n'a mis en panne pour attendre l'aquilon ! Pas une de ces proues latines si pittoresques ne scarifie la superficie de l'onde avec ses vingt-quatre rames. Et de ce côté, au bas de ma montagne ; ah ! enfin. Trois voiles doucement tendues semblent indiquer que l'invisibilité de leur bâtiment provient d'un zéphir, qui, soufflant de la côte voisine, se glisse entre la surface de l'onde et la fluide atmosphère qu'il soulève jusqu'au tillac d'abord ; puis, grim pant d'un ris à l'autre, il porte l'invisibilité jusqu'au haut de la voilure ; et enfin le pommeau du mât disparaît aussi. C'était du canevas neuf et soigné, coupé en chaloupe. Trois yachts anglais, en ligne de front, faisant pour Gênes ?

Et encore là, dans le détroit de Bonifacio, sur la rive de Corse, deux vapeurs à roues sont couverts d'un bout à l'autre de tentes adaptées avec exactitude, qui leur don-

nent un air stationnaire, quoique leur position exposée aux risques des tempêtes assure le contraire. Poupe à poupe, les quilles sur le prolongement l'une de l'autre, la précision de leurs armatures, leur physionomie d'une netteté élégante, appellent l'admiration. Qui peuvent-ils être ! Aucun pavillon ne pend à la corne. Aucun homme n'apparaît hors des tentes, qui indiquent une journée chaude, quoique à moi-même, sur la montagne, l'atmosphère ne soit pas oppressive ; au contraire, elle est douce, agréable, sans fatigue ou électricité sensible.

Mais ne parviendrai-je pas à apercevoir une maison, une ville ! Voilà le golfe de Gênes, et celui du Lyon ; Et dans cette direction, ah ! le Panthéon ! Une fenêtre de sa coupole reflète un rayon de soleil ! Cette fenêtre est-elle au méridien ? Si je m'entendais en mesurage, ce reflet m'indiquerait l'heure du jour, ou la position du soleil. Et là ? le dôme doré des Invalides ! Et entre deux se dessine la ligne de Paris !

Seuls vestiges de l'humanité, alors que, sur toute la surface du monde, il n'y a pas pierre sur pierre, et qu'un seul homme contemple !

Les îles britanniques sont bien boisées, d'une verdure bleue, de plaisant aspect. La malle Irlandaise vient de quitter Holyhead, avec beaucoup de gens sur le pont. Voyez la vélocité de ce long navire. Les vagues qu'il forme restent longtemps après que sa carène a glissé entre elles. Il distance la terre de quelques kilomètres. Sa pointe, sa moitié se distord ; ses tambours se soulèvent ; la seconde moitié, toutes les parties s'écartent, comme un château de cartes ; l'invisibilité les absorbe. Toutefois les flocons d'atmosphère, qui reflétaient les parts à angles divers, n'étaient disloqués que localement et pas assez pour voiler le canal d'Irlande, la baie de Dublin et la verte Erin.

Dans le canal de la Manche, de nombreux vapeurs, mais pas une seule voile, avancent avec un progrès visible. Quelques-uns sont grands, des hélices à coques rouges, en fer; ils descendent des dunes. D'autres sont plus grands, ils montent des régions de Plymouth.

C'est bien le plus grand, ce gros corps en bois, avec petits mâts, à la hauteur d'Alderney. Ses roues plongent une palette après l'autre, et à chaque palette il avance d'un pas visible, et fend l'eau qui ruisselle sur la face de son brise-lames, comme vu du bord d'une rivière. Que c'est puissant, une palette ! Il vient du sud. Son air fatigué, sa grosse capacité, annonce un long voyage.

Est-ce le P. & O. — la malle d'Alexandrie ? Ses tambours sont peints bleu clair ou bleu gris, et son pont d'une seule venue (*flush deck*) est peint blanc.

Une telle peinture est insolite. C'est, dans la marine anglaise, le seul vapeur de cette dimension qui soit peint de cette couleur.

Le pont est spacieux, et n'est pas embarrassé de structures; les gréements sont soigneusement pliés à leurs places, chaque clou, chaque fente dans le bois, et le fil des cordes, est distinct. Il n'y a pas de chaises ou bancs ou bagages. Et l'absence de personnes sur le pont, tant passagers que matelots, me fait supposer qu'on n'est pas encore levé à bord.

Sur la passerelle, le solitaire pilote jette un regard en avant, puis à tribord vers la côte de Cherbourg. Il semble avoir été longtemps à son poste.

Il est en tenue de service, en drap bleu; grosse redingotte à boutons jaunes, fanée. Ses mains et ses ongles sont sales. Sa taille d'environ 1 mètre 75 (5 pieds 9 pouces), corpulent, cheveux bruns abondants, sans barbe ou moustache.

Ce paquebot au long cours ne peut pas être là plus que une fois en deux mois. Donc son *Livre de bord* (Log book)

contient avec précision *le jour et l'heure*, soit — LA DATE DE L'OBSERVATION. — Et, probablement les deux paquebots qui se sont rencontrés à Bonifacio *à la même heure* ne passent ce détroit, en cette direction, qu'une fois en trois semaines, si ils sont la malle anglaise.

Et à Bonifacio ! Où en sont ces deux vapeurs sous ces hauts rochers, sans abri ? Les voilà ! L'un part ; sa direction est pour Marseille ; droit comme une flèche. L'eau, que ses palettes soulèvent, forme à l'arrière une double ligne de vagues strictement droite, qui persiste longtemps parallèle sans troubler la surface contiguë, et sans s'écarter en angle. La rapidité visible de sa progression, le grand espace qu'il franchit m'étonne. Sa direction, sévèrement correcte, indique que sa boussole est bien orientée dans le courant magnétique. C'est un navire en bois. Sa construction n'est pas de haut bord sur la ligne de flottaison. C'est une embarcation large et commode ; sans ouvertures dans les côtés, mais des sabords ovales sont élégamment simulés par des lignes de peinture jaune-or sur une moulure à oves.

Sa tente ne contient pas un pli, pas la moindre fissure qui me laisse apercevoir le pont ; et la passerelle est sans occupants.

Le passage du navire doit écarter et troubler l'atmosphère. Ce trouble n'empêche pas la visibilité.

Le navire jumeau, construit sur le même moule, en est encore à embarquer des passagers, un bateau plein, tous hommes, dont les habits noirs ont le lustre de nouveauté, et sont froissés par leur conservation pour les jours de fête. L'opération est terminée. L'officier de quart est sur la passerelle, sérieux à son poste. Son âge peut être de 24 à 30 ans, pas grand ni gros, plutôt le contraire ; cheveux noirs coupés courts ; favoris en collier, taillés courts ; frais rasé

d'une forte barbe, dont les nombreuses racines noires sont distinctes dans l'épiderme.

En uniforme neuf élégant, pantalon et gilet blanc avec boutons d'or à relief, cape en drap.

Le télescope au bras, il se range respectueusement au coude de son capitaine, lorsque celui-ci arrive sur la passerelle aussi.

Le capitaine est en négligé, chapeau de paille, carmagnole longue en velours ; sans gilet ni bretelles ; son pantalon est ceint par une écharpe en soie couleur puce ; une bague d'or au doigt ; sa corpulence d'un type d'espagnol ne porte pas obstacle à son agilité. Cheveux coupés, mais pas courts, tout le visage rasé, figure ouverte et sociable, regard confiant, et manières aisées. Tous deux sont propres jusqu'au bout des ongles. A leur désinvolture, ce sont deux Napolitains. A leur contenance, ils ignorent qu'aucun phénomène extraordinaire ait lieu.

Les roues tournent. Dans le bruit de la première ondée, le capitaine s'avance sur le tambour de tribord et crie encore un ordre, avec un geste, à *la barquette* qui est au large. Mais je ne la vois pas. Est-elle peut-être voilée par quelque colonne de fumée, que je ne vois pas non plus.

Les trente-deux dents du capitaine ornent une bouche en excellente santé. Je le vois parler italien, j'écoute : — la distance était — trois cents kilomètres !

Le lustre de ses yeux bruns énonce sa satisfaction que son ordre a été compris. Il descend du tambour ; puis l'officier descend aussi. La tente couvre tout.

Sorti du détroit par l'Est, le navire tourne au sud et longe le méridien vers le sud de la Sardaigne. Il semble faire pour Tunis. — Malle anglaise de Marseille à Malte ! —

Il devient de moins en moins distinct à mesure qu'il ap-

proche le sud de la Sardaigne. Et je prévois qu'il va se raréfier et disparaître. Car les rives de cette zone et celles des Deux-Siciles et celles de Tunis me paraissent moins distinctes. Je ne trouve ni les Lipari ni le Stromboli. Et les Baléares d'abord visibles, disparaissent sous mon regard, quoique les caps Nao et Palos soient distincts.

Retournons aux montagnes d'Europe. C'est une grande masse, qui occupe une grande proportion du continent. Toutes s'abaissent et permettent la perspective de la sphère, déroulée et étalée en plaine horizontale.

L'océan Atlantique calme, bleu, resplendissant, inspire un sentiment de richesse. Il semble fait pour le passage des cargaisons. Il est grand. Mais il n'est pas infini, comme il apparaît aux mères des jeunes marins. Il y a une rive de l'autre côté ! Et ses détails les plus minimes attestent le soin des peintres qui nous les ont rendus familiers.

Le cap Farewell, au bout du Groënland, brille avec splendeur au soleil levant. Le cap Race en Terre-Neuve est doucement éclairé par l'aurore, qui commence à poindre aussi vers la côte du Labrador, où la nuit règne encore. Et la côte occidentale du Groënland participe à la clarté jusqu'à la baie de Baffin.

Le Groënland, qui est un soulèvement uniforme avec bords escarpés, montre tous les ruisseaux qui tombent de sa crête au rivage, et qui sont bordés de quelques petits filets de glace ; mais la masse est libre de neiges.

Les îles posées dans la mer paraissent enchantées. L'Islande brille d'une splendeur céleste dans cette création grandiose et divine. Ni fumée ni vapeur ne trahissent l'Hécla ou les Geysers. La ligne de contact de l'île avec la surface de l'eau reluit avec un surcroît de lumière et un lustre enchanté et féérique, peut-être même une légère teinte d'azur ; comme si les rayons réfléchis du fond de

l'eau augmentaient la lumière des rayons directs. Les autres rivages produisent aussi cet effet. Et tout le tableau donne un sentiment de satisfaction, de plénitude, de splendeur comme au matin après la création.

Le Groënland continue, en une masse uniforme et de niveau égal, jusqu'à un brisement ou golfe, qui s'ouvre dans le canal de Kennedy vers l'Amérique, et dont j'ignore le nom. (Robeson's bay?) Ni le brisement, ni le canal de Kennedy n'étaient visibles. Mais la partie orientale du Groënland, qui touche au fond de ce brisement, était en vue. A ce point, soit à cette fente, le soulèvement du Groënland cesse soudain. Et de sa base part une — *plaine de terre glaise bleue*, — basse, au niveau de la mer.

Le rivage de cette plaine n'est pas long, et part du Groënland, formant un coude, dont le bras longeant un parallèle de latitude, joint le Groënland au plateau élevé, connu des géographes, qui regarde sur la mer de Sibérie; et qui est presque horizontalement porté sur un haut mur de calcaire dur, blanc, visible à distance.

Ce mur se baigne dans la mer de Sibérie et continue dans la direction du Groënland jusqu'au point de contact avec le rivage de la plaine. Là il tourne à angle droit vers l'intérieur, pour continuer à porter le plateau sibérique; qui, en conséquence, s'élève également sur la plaine, depuis le rivage jusqu'au milieu de la plaine. Mais, plus loin, soit que la plaine s'élève, soit que le plateau décline, les deux surfaces deviennent une seule. Le plateau sibérique semble s'être soulevé en une seule pièce, déclinant légèrement vers le pôle

A la ligne de contact de *la plaine* avec le mur du plateau il y a probablement une rigole ou canal. Ce qui est indiqué ou témoigné par un monceau ou amas de glace (packed ice), mélangé de couches ou stries de fange, en-

tassée par un arrière courant. Ce monceau est situé sur le bord de la mer, au point de contact de l'angle du plateau avec le rivage de la plaine.

Cette *plaine d'argile* occupe l'espace, et forme la jonction entre le plateau sibérique et le Groënland, et traverse depuis le dit rivage qui regarde le Spitzberg jusqu'au côté opposé ou elle forme la côte qui regarde vers l'Amérique.

*Dans le milieu de cette plaine est — LE POLE. —*

Je suis le premier qui l'ait vu !

Le rivage de la — *Plaine Polaire* — traverse, en latitude, le méridien du Spitzberg, et est éloigné au nord de ce groupe à peu près autant que la Norwége en est loin au sud. Il est toujours facile à atteindre en *côtoyant* le Groënland.

Et ce serait ici le lieu de débarquement pour celui qui se croirait capable de porter sa nourriture jusqu'au PÔLE, soit jusqu'au *milieu de la PLAINE POLAIRE*, si toutefois on persiste à pénétrer par le côté européen. Car, la mer du côté opposé étant plus ouverte et sans îles, ou glacières, ou obstacles à la navigation, il serait peut-être mieux de pénétrer par le détroit de Behring, et de faire directement pour le nord-est jusqu'à ce qu'on aperçoive la côte ; alors biaiser à droite, soit à l'Est, pour chercher un lieu de débarquement. Toutefois je dois ajouter que je n'ai pas vu si le rivage qui regarde l'Amérique présente un point de débarquement.

En tous cas on trouvera une plaine unie, sans montagnes, ou fentes, ou obstacles à la marche, et sans végétation autre qu'une mousse très fine et très courte.

Le coude du rivage qui fait face au Spitzberg recule un peu en guise de baie. Et, dans le printemps général, ce fond ou baie est resté encore couvert d'un champ de glace, touchant au monceau de glace entassée. Mais le monceau est fixe à terre, tandis que le champ flotte. La marée était



alors basse ; car le monceau et même sa base était hors de l'eau, et le champ était moitié flottant et moitié posé à terre sur le rivage peu incliné.

La nudité de l'argile et sa surface raboteuse semblaient indiquer que la marée monte à distance sur le rivage.

A en juger par la hauteur du *monceau*, coupé verticalement, la marée doit s'élever de cinq à six mètres.

Le *monceau* et le champ de glace étaient coupés franc, comme par un couteau, en ligne directe avec le plateau sibérique d'un côté et de l'autre côté avec le Groënland qui forme un coude avec ce rivage.

Cet alignement doit avoir été coupé par un courant parallèle à la côte, car une marée de front aurait sousminé le monceau et ébréché ou dentelé le champ.

A part ce petit champ, la seule glace qui fût dans ces parages était la — glacière du Spitzberg. —

Cette *glacière* est une agglomération de montagnes de glace, assemblées par les courants latéraux, et occupant le méridien du Spitzberg, en forme de triangle isocèle, dont la base est sur le groupe du Spitzberg, et la pointe effilée touche le rivage de la plaine polaire, en continuation du champ de glace près du *monceau*. Mais ce jour-là, la pointe était brisée en un chenal suffisant pour le passage d'un navire à environ un kilomètre du rivage.

Cette glacière congèle le Spitzberg et lui donne un aspect de frimas qui fait reculer d'horreur.

A part cela, toute la mer était bleue, ouverte et attrayante, sans glaçons, ou rocs, ou obstacles.

Le méridien du Spitzberg n'est susceptible d'être traversé nulle part, excepté au contact du rivage de la plaine polaire, *lorsque* ce chenal y est ouvert.

Le navigateur qui veut tenter ce chenal doit longer la côté du Groënland et celle du plateau sibérique, sans jamais

la perdre de vue, jusqu'à l'angle du plateau qui fait face au Spitzberg et à la mer de Sibérie. Là, il doit suivre le méridien qui le conduit au sud vers la direction de la nouvelle Zemble.

La mer de Sibérie était couverte d'une seule nappe de glace, épaisse, spongieuse, grisâtre, qui, alors à marée basse, semblait ne pas toucher l'eau.

La marée n'avait pas encore atteint ces régions lointaines, tandis que au large de la Norwège, elle montait de l'Atlantique avec un courant visible et si rapide que des rides se formaient en demi cercles à la surface, comme sur une rivière limpide.

Le lac formé par la nouvelle Zemble était glacé. Et la mer blanche justifiait son nom par une neige légère et virginale qui paraissait récente.

A un coin occidental de cette mer, la glace avait été brisée. Et les pièces restaient inclinées, de façon qu'un bord plongeait, tandis que l'autre bord était superposé sur la neige de la pièce voisine ; ou même élevé encore plus.

La glace me parut d'environ un mètre d'épaisseur, transparente, et d'excellente qualité commerciale. Les fractures à angles vifs brillaient au soleil avec un reflet irisé.

A part cela, il ne restait alors aucune trace de glace ou de neige, dans tout le cercle polaire, qui montrait un aspect de fraîcheur et d'heureuse renaissance au retour du soleil semestriel. Bien différent des quatre ans de 1830 à 1834, lorsque sir John Ross fut obligé d'abandonner ses navires, et s'en retourner à pied vers le Labrador.

En Sibérie, il n'y avait aucun vestige de glace ou de neige, à part quelques très minces filets le long des rivières. La Léna dessinait son cours avec sa courbure à Jakutsk, où *cette saison si chaude* est peut-être — *enregistrée*.

L'île Herald était dans une large mer ouverte et navi-

gable. La mer d'Okotsk, le Kamschatka, le détroit de Behring recevaient une lumière amoindrie qui devenait de l'obscurité à la lisière des îles Aleutiennes, dont la majorité étaient acquises au crépuscule, tandis que les trois ou quatre plus méridionales étaient visiblement la proie de la nuit. Et l'œil ne pouvait plus que deviner leur position par la *scintillation de leur obscurité*

Les premiers rayons de l'astre du jour annonçaient sa venue avec un lustre indicible sur les hauts rocs nus de la pointe Barrow et du cap Franklin. Et la diffusion de la lumière répandait une lueur naissante sur les basses terres du littoral américain à leur Est, et, se fortifiant sur les terres conquises, envoyait ses espions et ses voltigeurs monter le long des rivières Mackenzie et des Mines-de-cuivre, pour éclairer le lac de la Grande-ourse et un couple d'autres lacs, et les pelouses humides de ces latitudes plus méridionales du continent américain, où le domaine de la nuit ne pouvait plus être molesté par les avant-coureurs du soleil, à trop grande distance de leur source de provisions.

L'aurore entra par le côté de Sibérie, et progressait en glissant dans la direction vers la terre de Banks, dont elle atteignit d'abord le rivage occidental, et s'y fortifia, avant de procéder à expulser la nuit du rivage oriental. Ce qu'elle fit en même temps qu'elle visitait l'île du prince Patrick également par l'occident.

Ce qui ajouta de la confusion à ma surprise, habitué à la voir engrener sa roue sur les méridiens qui se présentent, à la suite l'un de l'autre, à un lever de soleil journalier.

Mais le pôle laisse courir l'équateur, comme l'écuyer son cheval autour du manège, dont il occupe le centre. Et la lumière envahit le cercle polaire transversalement, en guise de planchette à tiroir qu'on glisse sur une boîte comme couvercle, indépendamment de la rotation diurne, ici très

faible. Et, comme le lever du soleil ne s'y fait qu'une fois par an, les mots — matin, soir, orient, occident, n'existent plus.

C'est dans le pays des Samoyèdes, que la céleste aurore, passant par-dessus le sombre crépuscule, qui se baissait, en courbant son échine, sur la terre de Sibérie, commença sa trainée joviale le long du diamètre qui traverse le cercle polaire, dont je vis évincer la nuit, pas à pas, jusqu'à l'île du prince Patrick.

Ainsi le cercle polaire est initié au semestre de clarté. Mes yeux assistaient à la naissance de ce long jour de six mois, et accompagnaient la lumière dans sa première visite, aux diverses régions successivement. L'une après l'autre, affranchie de la nuit, participait à sa gracieuse venue. Et nulle part le moindre vestige de neige ou de glace.

Oh ! combien c'était beau ! Une fraîcheur universelle ! calme et sans éclat ! une terre vierge !

Il ne me restait plus qu'à saluer, à son réveil matinal, en ce seul matin de l'année, la zone comprise entre la terre de Banks et le canal de Kennedy, non encore délivrée de la nuit. Et je regrette de n'avoir pas attendu encore un quart d'heure, que les rayons de Phœbus y aient pénétré et imprégné la fraîche rosée, et complété le bonheur du cercle entier. Mais si j'avais suivi, avec trop de constance, l'aurore à l'occident, j'aurais continué à perdre le crépuscule à l'orient. Mes regards avides se tournèrent donc vers l'Est, pour soustraire au secret ce que la nuit menaçait de voiler pour toujours.

Dans cette direction, par delà le champ des montagnes européennes, s'étalent les vastes plaines de la Russie, qui atteignent à la base de l'Oural. Et, de l'autre côté de l'Oural, l'immensité de la — PLAINE ASIATIQUE — étonne, mais ne réjouit point.

Ce vaste océan de stérilité se divise en deux gisements géologiques. La moitié septentrionale a un aspect argileux, et ne présente guère de déclivité à ses rivières. Et ses étangs semblent reposer dans une plaine où la végétation est mesquine et rare.

La moitié méridionale est le grand désert Kobi ou Schamo, dont le sable remplit l'espace entre la glaise de Sibérie et la base de l'Himalaya, et semble comme superposé à ces deux. Et les trois ensemble s'associent pour former un triple empire de tristesse sans intermittence.

Entre l'Oural et le Kobi, se trouve intercalée une immense — FORÊT DE SAPINS ; — un triangle rectangle, dont l'hypoténuse borde le désert, et le moindre côté suit la latitude qui borde la Sibérie, et la longue pointe va au sud vers les plaines des Kirghis.

Comparés à la dimension (dirons-nous à l'âge?) de la forêt, les arbres sont petits, de croissance lente, et promettent un excellent bois pour instruments de musique. Ils sont sains, vigoureux, bien fournis d'aiguilles vertes, qui sont alignées avec régularité, distinctes, cylindriques avec une rainure longitudinale. Sous un arbre la terre était jonchée d'aiguilles brunes : mais j'en remarquai l'absence sur les branches. C'était dans une petite clairière, la seule dans la forêt.

A la lisière de la forêt, et sans intervalle, est — LE DÉSERT. — Une interminable continuité de bruyère brune, aride, courte, et trop dure pour céder sans blesser le pied d'un triste chameau. Un vaste champ de désolation dont la vue sèche l'âme. Vers la partie orientale du Kobi, se trouve une dépression, comme un lac sans eau. Et une clairière dans la bruyère montre la qualité du sable ; de gros grains jaune-ocre, avec une large tache de rouille de fer.



A la lisière orientale du Kobi, soudain s'élève sur le sable un ÉPAULEMENT comme d'une grosse FORTIFICATION, d'aspect artificiel, et en bonne conservation.

Ce doit être une partie du grand — MUR DE CHINE. —

C'est un grand ouvrage, avec un angle, faisant face ouest et nord.

Son plan incliné qui regarde vers l'ouest est couvert d'une plantation de vigoureux et robustes bambous à nœuds.

Fussé-je appelé à deviner la mesure d'un de ces bambous, je supposerais un diamètre de dix-huit centimètres, et de un et demi à deux mètres d'un nœud à l'autre, et sept à huit mètres de longueur totale.

La couleur est jaune-paille foncée, mais aux nœuds, la couleur est répandue et irrisée, et une ligne de vert délicat apparaît dans l'interstice du nœud, et quelques longs filaments en dépendent, comme restant des feuilles de l'année précédente.

Au sommet est une seule feuille horizontale longue comme deux hommes, avec une seule vertèbre médiale longitudinale, pointant généralement vers le nord, et dont le pédoncule est très court.

Les plants sont proches et les feuilles se superposent et forment une épaisse cloison, sous laquelle le terrain est absolument nu, sans herbe ou feuilles sèches ou détritiques, avec une inclinaison un peu moins rapide que les forteresses européennes.

Cet angle nord-ouest de la Chine était — *la limite du télorama* vers l'Est. La lumière du soir diminuait rapidement sur la puissante végétation de cette fortification.

Au nord de cela, en Tartarie, le sable de même qualité que celui du Kobi, dont il est la continuation, forme encore des déserts qui toutefois diffèrent du Kobi en ce que le sable est nu, sans bruyères. Ils s'introduisent parmi des

dos de montagnes (car ce ne sont pas des chaînes), sur lesquels le crépuscule devenait de plus en plus obscur, à mesure de son éloignement vers l'Est, où il prenait le nom de ténèbres.

Lorsque d'abord j'étendis mes regards vers les distances en Orient, d'emblée je vis que la grande Plaine Asiatique s'étend jusqu'à une ligne de latitude méridionale, où commence une élévation considérable qui limite le *télorama* du côté du sud.

L'ÉLÉVATION est uniforme, et culmine, comme si on soulevait la nappe sur la table, en mettant le poing dessous ; mais avec une rondeur sans plis, comme ballonnée par l'insufflation du vent.

Je cherchai sur l'ardoise de ma mémoire les traces qui se réfèrent à la géographie, à la physique, au mirage. Ce ne fut qu'après avoir contemplé l'ensemble du tableau que l'idée me surgit que ce n'était autre que — l'HIMALAYA. —

Comment aurais-je pu le deviner plus tôt, alors qu'à l'école il m'avait été enseigné sous la dénomination de montagne, et même de chaîne, tandis que ce n'est que le continent lui-même qui est élevé ?

Mais je dois reconnaître que, en effet, il ressemble, oui il est — UN MONT ! — Mais, quelle immensité !

Sa hauteur de neuf kilomètres est bien appréciable. Et, après qu'on l'a vu, les autres montagnes perdent leur inspiration de grandeur. Toutefois, leur comparaison aux *aspérités d'une orange* n'est point correcte et doit être mise à l'oubli.

Ce géant sans rivaux, qui ne risque pas de perdre l'équilibre, semble ennuyé de sa sécurité et de sa superbe grandeur. Et, sourcilleux comme un — MONT UNIGENITUS, — il semble contempler l'affreux désert étendu à ses pieds,



comme si c'était lui qui l'avait dévasté, et passer ses siècles à maugréer dans son *spleen*.

Sa large base s'étend depuis le golfe Persique jusqu'en Chine. Cet espace géographique s'élève d'une seule pièce, avec une surface uniforme, en pente douce. La partie la plus élevée n'est qu'une continuation de la rondeur. Mais il n'y a pas comme en Europe, un socle superposé et assez petit pour servir de piédestal à un grand homme.

Toute la masse est *une seule surface de pierres cassées*, de toutes grosseurs, sans aucun vestige de végétation. Un mont chauve, — sans un pic, ou une dent, ou une corne, — sans une vallée, ou déchirure, ou fente, — sans un ruisseau ou une mare, — sans un bouton de mousse sur une pierre.

Tout ce TAPIS DE PIERRES CASSÉES, s'étendant du sommet à la base, sont d'UNE SEULE ESSENCE GÉOLOGIQUE ; de couleur grise et de granulation fine, ayant quelque peu de ressemblance avec de la molasse, mais sans aucune ressemblance avec le gros sable jaune du Kobi.

Je ne parvins pas à y trouver *aucune trace de GLACIER*, ancien ou moderne, aucune moraine, remblais ou frottement. Et il n'y avait pas un seul flocon de neige ou de glace ou d'HUMIDITÉ, tandis que les sommets européens en avaient. Est-ce donc que le *mont unique* n'invite pas les nuages à se fondre sur son flanc septentrional ? Est-ce que la configuration des montagnes d'Europe, augmentant le nombre de leurs pôles ou de leurs faces magnétiques, attire ou produit l'humidité différemment des autres continents ?

Bordant la base du MONT, le *Golfe Persique* se range en vue. Et au delà s'ouvre la Mer des Indes.

Mes yeux plongent dans l'espace. De prime abord il m'apparaît vide, comme m'avait paru l'Atlantique lorsque le méridien de Cadix me semblait une limite suffisante pour



mon extase. Mais ici, comme là, l'Espace avait un aspect inaccoutumé. Il me paraissait qu'un vide uranique remplissait ou occupait un espace sidéral, où, en plongeant un télescope plus puissant, on a la chance d'apercevoir un firmament plus lointain. Je fixai donc mes regards.

Bientôt quelque chose brillamment éclairé surgit dans le tableau. C'est — SUMATRA, — une longue montagne — qui reçoit les rayons du soleil descendant perpendiculairement sur la face de son versant occidental, qui en est illuminé avec éclat. Et Java de l'autre côté du détroit. Et l'archipel de la Sonde. A l'Est de la presqu'île Malacca, Bornéo est éclairé, mais son illumination n'est pas aussi brillante que celle de Sumatra, dont le méridien est plus proche dans la direction du soleil. De même le côté nord-ouest, et la côte occidentale de l'Australie.

Quelle singulière lumière éclaire la Nouvelle-Guinée, et les régions Est et sud de l'Australie, et la Tasmanie, et l'océan jusqu'au pôle?

Ce genre de clarté est nouveau à mes yeux. Ce n'est pas des rayons solaires, et le sombre crépuscule ne se trouve nulle part, ni la nuit!

Une clarté suffisante, et même copieuse, quoique sans éclat, doucement uniforme, précieuse aux yeux faibles, illumine agréablement et sans variation l'Australie et la Nouvelle-Zélande, et le groupe éparpillé, dans lequel la blanche O'Tahiti est préminente, et tout l'océan Pacifique, de l'équateur au cercle polaire austral.

Sans doute la lune, que je n'ai pas vue, était dans cette partie de l'hémisphère austral; et, aidée peut-être des astres que je n'ai pas vus non plus, desservait l'égalisation de cette moelleuse lumière sans ombres, dont l'aire, plus petite que la partie illuminée par le soleil (vu que la lune

est plus proche de la terre), suffisait à remplir l'espace qui était, de droit, le domaine de la nuit.

De l'autre côté de l'aire sublunaire, vers le côté oriental du Pacifique, le nombre de méridiens occupés par l'aurore ne se laissaient guère définir. Et sur un méridien Ouest du groupe des Galapagos, disons le 95° degré de longitude Ouest de Greenwich, la lumière solaire brillait avec éclat. Et l'Amérique du sud, de Panama au Cap Horn, se montrait aussi avec un caractère spécial (*sui generis*).

Des Cordillères des Andes jaillissaient les rayons fins et irrisés d'une lumière pure, diamantine, comme des fils de verre très soyeux.

Sans doute l'élévation du soleil combinait son angle avec l'inclinaison des Andes pour réfléchir, dans une direction favorable à mes yeux, les dards des facettes cristallines de grandes étendues de nitrate de potasse ou autres sels ou cristaux minéraux.

Le Rio de la Plata s'élargissait en longeant lentement son méridien. Et le cap Saint-Roque, à côté des basses terres des Amazones, s'avancait dans l'Atlantique, où les îles du Cap Vert semblaient solitaires comme des sentinelles avancées de l'Afrique.

Celle-ci était bien éclairée. Mais son illumination n'était pas éclatante. Il semblait que son sol et sa végétation était plus sombre et moins réverbérante. Excepté le sable du grand désert qui était de la couleur des sables d'Europe, tout le reste était d'un vert, plus brun et sombre que celui de la végétation européenne. Et les montagnes, dans les parties où il n'y a pas de forêts, sont d'un bleu foncé ou brun obscur.

La ligne de son littoral, au bord de l'Atlantique, était bien définie avec ce surcroît de lustre déjà décrit. Voilà bien le Portugal et son fleuve le Tage, la baie de Cadix et

l'île de Tarifa, Tanger et le Maroc, cap Blanco, les Bissagos, le golfe de Guinée, caps Negro et Frio et de Bonne-Espérance et les Aguilas.

Et une GROSSE MASSE DE PUISSANTES MONTAGNES occupent tout ce continent à la seule exception de la *grande plaine verte* entre le *cap Frio* et le *golfe de Guinée*, dont la végétation est puissante avec de grosses feuilles larges, et de la *grande plaine de sable du SAHARA* où Tombouctou est le point de croisement d'un couple de longs sentiers qui traversent le désert.

Un gros dos s'étend depuis le cap de Bonne-Espérance et continue sans amoindrissement jusque vers l'Abyssinie à mi-chemin entre la côte de Guinée et celle d'Alexandrie où il culmine en une énorme masse.

De ce gros dos partent trois ou quatre grosses chaînes se dirigeant vers la côte occidentale dont elles atteignent le littoral.

Et du mas culminant partent deux principales chaînes. L'une vient former la côte septentrionale du golfe de Guinée, jusqu'aux Bissagos, l'autre, plus courte, va joindre l'Atlas.

Entre ces deux chaînes sont aussi deux promontoires de puissante dimension et de couleur bleu obscur et en grande partie sans forêts, qui s'avancent escarpés sur la plaine de sable, dont une portion forme demi-cercle entre les deux. Leur base surgit du sable du Sahara, sans l'intervention d'aucune lisière ou escarpement. La Plaine du Sahara n'est pas immense lorsque comparée à la Plaine Asiatique. Elle n'est pas couverte de bruyère comme le Kobi. C'est un sable nu, de grains plus fins et de couleur moins ocre, et il inspire une sécheresse qui donne la soif, comme les sables en Europe auxquels il ressemble.

Mais il n'en est point de même de l'Afrique, dont ce désert n'est point le type, mais au contraire une exception.

L'Afrique est un grand mas de hautes montagnes, massives, dont la découpure diffère de chacun des quatre autres continents.

Elle est très boisée, de grandes forêts d'arbres ronds comme les châtaigniers et les dicotyledons ou exogènes, d'un vert brun très obscur, tandis que dans les plaines sont des grandes feuilles larges comme les palmes.

L'influence du soleil y paraît puissante, mais non malfaisante ou aride. Au contraire les forêts n'y ont pas encore été coupées pour subvenir aux dépenses de la guerre. Et la logique des hommes n'est pas encore venue en aide à la simplicité de la nature. C'est une végétation riche, luxuriante. La main du créateur n'y a pas encore été desséchée, ni son œuvre améliorée.

Généralement chacun des cinq continents a un caractère et un aspect qui lui est propre, très différent des autres. Et parmi les cinq, l'Europe a un aspect très particulier par la découpure du continent, et celle des montagnes si hachées avec de nombreuses vallées. A l'Est de la masse des montagnes européennes, la grande plaine qui arrive à l'Oural forme la jonction entre le type d'Europe et le type d'Asie. La Russie et sa capitale Petersbourg, près du lac Ladoga, sont au milieu de la jonction.

Ce sera une étude intéressante pour les naturalistes, les géologues et les géographes, qui savent dessiner, et qui seront favorisés d'un jour de *télorama* sur la Riviera di Levante et la Spezia.

Quant à moi, trop émerveillé, accablé de ravissement, je ne restai plus longtemps à contempler. Je ramenai mes yeux que mon âme extasiée ne pouvait plus suivre. Ils avaient vu *le tour du monde, tout l'équateur et les deux pôles.*

La seule portion du globe que la nuit ait voilée à mes

yeux était l'espace contenant la Chine et l'Amérique septentrionale entre les latitudes depuis les îles Aleutiennes jusqu'aux îles Sandwich. J'ai aperçu ces deux groupes aux bords de l'obscurité.

Rebroussant chemin, mes yeux passèrent rapidement sur les Antilles, la grande île Cuba et la presqu'île de Floride, car ils étaient forcément attirés par les rayons soyeux et vifs dardés par les cristaux sur les Andes. De nouveau je vis, dans la lumière veloutée de l'aire sublunaire, Tahiti qui s'élève sur le plan liquide comme un diamant sur un anneau, les Célèbes et Sumatra la belle.

L'île de Socotra retint mon attention par sa couverture touffue d'arbres dont la forme et la singulière couleur gris cendré lui donnent une apparence de zone torride. Et généralement les parages de Bab el Mandeb avaient un aspect de rôtissoire, comme si l'atmosphère avait pris une teinte rougie au feu.

Enfin l'Abyssinie montra sa masse, de la dimension des Apennins, sans côtes ou vallées, avec un rainure le long de sa crête.

La région à l'occident de l'Abyssinie, soit la partie culminante de la grosse masse des montagnes d'Afrique m'était voilée par l'Etna, et la partie du Sahara par l'Atlas, de sorte que je n'ai pas vu, à moindre distance, l'Afrique qui se montrait au bout opposé de l'équateur lorsque je regardais vers l'Est. Dans cette même direction ensemble avec l'Afrique, je voyais aussi le Portugal, qui m'avait refusé la vue de son littoral lorsque je le cherchais à moindre distance vers l'Ouest.

Ceci indique que, dans un jour de *telorama*, lorsqu'on aperçoit sur le tableau un ciel, soit une atmosphère, semblable à de l'espace sidéral, la région qui en est couverte



— *est visible* ; — et que si on ne la trouve pas dans la direction simple, on a encore la chance d'en obtenir la vue par une autre direction.

Je n'ai pas vu le soleil. Mais sa position et l'heure du jour sont déduisibles des bases suivantes.

Lorsque, dans le principe, je ne parvins pas à voir l'Atlantique dans la latitude du Portugal ; Cap Race, en Terre-Neuve, était éclairé par l'Aurore qui, sous mon regard, descendait la montagne de son sommet jusqu'à son littoral, et se logea sur les terres basses. Ensuite longeant par degrés les golfes et les baies et le rivage aqueux de Terre-Neuve, elle prit son temps pour passer le détroit sur la pointe du Labrador, où elle continua à glisser vers la baie de Sandwich.

Puis au sud du cap Race, l'aurore prit également du temps pour rendre la mer visible. Après quelque patience, j'aperçus une rive, un golfe, le golfe de Saint-Laurent. La précédençe de la lumière sur chaque pointe indiquant sa longitude relativement à la pointe voisine. C'est alors que je tournai mes regards vers le Groënland qui brillait au soleil avec un lustre si différent.

Cette position de l'aurore sur, disons, le 50<sup>e</sup> degré de longitude Ouest, assigne à la position du soleil le 60<sup>e</sup> degré de longitude Est de Greenwich soit environ huit heures du matin à la Spezia, au commencement de l'observation.

Puis vers la fin, j'ai vu Nicaragua, et le golfe de Fonseca, et le groupe des Galapagos, disons, jusqu'au 95<sup>e</sup> degré de longitude Ouest, en mer jusqu'au cercle polaire austral, non pas sous l'aurore qui était allée se joindre à la lumière lunaire, mais brillant vivement sous les rayons directs du soleil, dont, pour cela, la position doit avoir été environ le méridien de Greenwich, alors que son élévation

se combinait avec l'inclinaison des Andes, pour en darder ces rayons, diamantins et soyeux.

Donc le soleil a franchi environ soixante-cinq degrés de longitude pendant l'observation qui a donc duré environ *quatre heures et demi*. En effet, la direction des ombres en Corse indiquait près de  $\frac{3}{4}$  d'heure après midi lorsque je les observai.

Durant ce temps, j'allais et venais dans un couple de kilomètres, sans que le phénomène subit aucune influence de mon déplacement.

Et j'ai déjà dit que, exactement un jour plus tard, soit le lendemain matin, de huit à dix heures, la pluie tombait abondante et sans orage.

Selon son étymologie, — TELORAMA — signifie une vue à distance. Mais comment indiquer cette autre vue jusqu'ici inconnue, la *Vue de toute la Sphère en même temps* ?

Disons-nous — AMPHORAMA ? —

Le miroir qui déroulait le globe et l'étalait en plaine horizontale, était-il à grande distance, à la surface extérieure de la sphère atmosphérique en repos absolu ?

Et était-il réverbéré par une série de miroirs ?

Le premier miroir doit avoir été proche des objets, pour en conserver LA DIMENSION ? —

C'est dans la direction horizontale que se sont montrées les grandes distances.

Et je regardais dans la direction de haut en bas, là où j'ai vu, à mes pieds, les trois yachts près de Chiavari, et la Corse et Sardaigne, et les Hyères et le littoral de l'Atlas et généralement la Méditerranée.

Dans l'*amphiorama* du globe, j'ai vu, développé en une seule ligne horizontale, le cercle entier de l'équateur.

Dans la moindre distance j'ai vu le cap Guardafui et au

bout opposé de l'équateur j'ai vu Madagascar, qui est à peu près dans le même méridien.

Je crois aussi avoir vu les mêmes parages aux deux bouts de l'équateur, soit deux fois. Mais après un laps de cinq ans, ma mémoire n'aime pas à l'affirmer avec précision. C'est aux futurs observateurs que je mentionne que j'ai vu, à la moindre et aussi à la longue distance, les îles britanniques et le canal de la Manche et la mer de Gibraltar vers *Malaga* et cap de Gate et la Sardaigne et l'Italie, et le cap Guardafui et l'île Socotra et les Maldives.

De sorte que j'ai vu *en une seule ligne horizontale*, non-seulement le cercle complet mais même *cinquante degrés au delà*. Puisque étant dans le méridien de la Corse, j'ai vu au delà jusqu'au cap Guardafui et l'île Socotra.

Mais à longue distance la dimension des îles britanniques était plus petite. Et je n'ai pas attendu qu'elle ait grandi dans mes yeux, comme avait fait, dans le principe, l'Etna, dans la même proportion, lorsque je le prenais pour Capri. Eussé-je attendu un instant, la dimension naturelle serait sans doute venue, comme à l'Etna.

A Socotra, la dimension et la couleur étaient la même aux deux distances soit aux deux bouts de l'équateur.

Je n'ai pas vu d'*étoiles* dans la région nocturne d'OTahiti et Nouvelle-Zélande et les antipodes, ni dans la nuit obscure du Pacifique septentrional. Et généralement je n'ai pas vu aucun *astre*.

Aucun *nuage* ne se montra, soit qu'il n'en existât pas, soit que cela ne se reflète pas. Et je n'ai pas vu aucune *ombre* causée par des nuages sur les mers. — Sont-ce des nuages qui assombrissaient l'apparance de l'Afrique? Sont-ce des nuages qui ont voilé et fait disparaître dans mes yeux les trois yachts qui faisaient pour Gènes, et les Baléares, et



la barquette de Bonifacio, et le vapeur d'Irlande à Holyhead ? Et pourquoi est-ce qu'aucune *maison* n'était visible ? Est-ce qu'une auréole de vapeur ou d'air vicié plane sur les habitations des descendants de Cain, et les voile à la vue du ciel ?

Je ne saurais dire tout ce que j'ai vu. Et je n'ai pas vu tout ce qui était visible.

Si je n'avais pas été surpris, à l'improviste, dans la fatigue de la marche et étonné. Si j'avais inspecté et examiné avec plus de confiance en moi-même. Si j'avais reçu quelque encouragement à faire ce récit, lorsque l'impression, que le tableau avait laissée dans mes yeux, était plus récente, peut-être aurais-je pu ajouter des citations intéressantes ou utiles aux savants. Mais soudain, en présence d'un spectacle si extraordinaire, avec des révélations de physique si étrangères aux habitudes, si inconnues et incroyables, je restai interdit !

Et, pour certifier que j'étais éveillé, et non pas au lit jouissant d'un songe, j'entaillai mon nom sur la porte de l'office de l'ingénieur, près du Fort Castellana.

Tournant mon épaule gauche au soleil qui avait déjà traversé mon méridien, je suivis la crête de la montagne de marbre qui forme la longueur du golfe, et je cherchai la direction de mon domicile à la Spezia.

Je m'en retournai, persuadé de l'inutilité de raconter une telle merveille à l'incrédulité des uns et à l'indifférence des autres et d'attirer sur moi les clameurs de la foule, comme les nombreux martyrs du progrès ; car le plus grand nombre n'ont pas l'habitude de tempérer leur jugement. Ils sont prompts à crier : — *c'est absurde*, — lorsqu'ils ne disent pas : — *ça va sans dire*, — et *chacun sait ça !* —

Après avoir quitté le fort Castellana, j'avais marché environ une heure vers le nord, lorsque je trouvai un village, dont l'église sur la crête est un excellent point de vue.

Dans le cercle de son mur d'enceinte, des enfants croissaient dans l'air salubre.

Je m'abstins d'appeler leur attention sur le phénomène, car, avant déjeuner, et avant d'avoir trouvé un sentier dans ces montagnes difficiles, je n'étais pas disposé à me voir maltraiter comme *sorcier* par les villageois qui, lorsqu'ils vaquent à leurs occupations, ont l'habitude de regarder devant leurs pieds et ne lèvent pas les yeux sur la belle vue.

Ils n'ont pas appris quelles sont les choses qui intéressent les naturalistes, ou, s'ils le racontent à leur concomittants, ils sont si bien refoulés par le mot — *hallucination* — qu'ils apprennent à se taire.

Ceci serait donc resté ignoré, comme dans les siècles écoulés, ne fût-ce que j'en laissai tomber une brève parole occasionnellement à un ami. Différant de ces gens qui crient d'avance — NON — à ce qu'ils vont entendre, il m'a sollicité d'écrire.

Laissant aux savants le soin d'expliquer, je me suis borné à leur apporter le fait avec précision et concision. Et j'ai distillé chaque point à l'alambic de la certitude. Quelque révolte que cela puisse causer à ceux qui n'ont pas appris *qu'il leur reste encore quelque chose à apprendre*.

Si quelque personne, ayant accès aux registres des navires, contenant les noms des marins que j'ai vus, veut me procurer le plaisir de les rencontrer, je me ferai fête de leur surprise.

Les touristes qui voudront jouir de cette — *Vue du monde* — étant maintenant renseignés et avertis, se prépareront à leur gré. Et, arrivant avec l'esprit et l'estomac mieux pourvus, en profiteront mieux.

Considérant que l'*Amphiorama* dure plusieurs heures (en mon cas, l'atmosphère conserva cette particularité tout le jour), les visiteurs pourront demeurer à leur aise, dans les villes avoisinantes, qui déjà sont fréquentées pour la saison d'hiver, et y attendre le signal d'une vedette, pour ne faire l'ascension de la montagne qu'au jour propice, ce qui, en mon cas, fut le jour du premier équinoxe de l'année. Et, s'ils sont disposés à faire, soit des photographies, soit des observations de physique, ils pourront d'avance déposer leurs instruments au village que j'ai mentionné.

Du reste, en un jour d'*amphiorama*, l'atmosphère a une apparence particulière de profondeur, ou d'espace uranique qu'on reconnaîtra lors d'une seconde occasion, et on devinera quand il y aura probabilité d'être favorisé d'une bonne chance.

Novice dans l'art d'écrire, un éboulis d'idées est venu encombrer ma narration. Elles auraient fait un plus gros volume. Mais j'ai cru convenable de les écarter, pour faire une description aussi brève et précise que l'image d'un miroir.

Mais peut-être n'ai-je pas réussi à énoncer mes phrases dans le style usité, ou à trouver l'exactitude que j'ai cherchée, ou à faire un récit sans fautes, ou à éviter toute erreur.

Je ne veux pas même imposer l'admission de ma *véracité*. Je n'ai écrit que pour faire connaître l'existence de ce POINT DE VUE.

Le lieu que j'ai indiqué n'est point difficile à atteindre. Il est proche d'une voix ferrée, central en Europe, fréquenté, et recommandé pour les santés délicates.

Munissez-vous de patience. Offrez une petite gratification à un habitant du village qui vous avertira par signal. Et peut-être un jour verrez-vous — LE BOUT DU MONDE ! —



Le savant qui aperçoit un — *morceau de charbon*, — ne le jette pas avec mépris, comme il le faisait il n'y a que peu d'années; mais il est extasié par la connexion, qu'il vient d'apprendre, entre cette — *forme substantielle du CALORIQUE* — et — *les rayons du soleil* — ou — *la richesse de la société!* —

Ainsi, l'impression de ma narration sur les divers lecteurs, sera diverse.

La foule haussera les épaules, comme devant le — *morceau de charbon*. — Mais le petit nombre, les philosophes, savent que chaque *nouveau fait* doit paraître étrange, par cela même qu'il est — *nouveau!* —

Habitués aux surprises causées par les récentes découvertes de la science, pour eux le mot — impossible — a fait place au mot — ÉTUDE. — Et l'habitude de l'étude les entrainera à chercher, — à vérifier, — à constater — *le phénomène* — que je leur indique.

Ce phénomène peut être — *rare!* — Mais tant d'autres le sont!

Un petit émolument sera sans doute accepté par le prêtre, ou le syndic, ou un habitant du village. Et ma coopération est acquise aux personnes qui voudront donner des contributions pour fonder un OBSERVATOIRE, ou UN REGISTRE à cet effet.

F. W. C. TRAFFORD,

9, rue de Bourg,

LAUSANNE (Suisse).



